

CONFIDENCES À L'OREILLE D'UN ÂNE

par
FRANK ADAM

Traduit du néerlandais par Michel Perquy.

Publié dans *Septentrion* 2009/1.

Voir www.onserfdeel.be ou www.onserfdeel.nl.

LA PSYCHOTHÉRAPEUTE, SES SOUFFRANCES ET SON CABINET

- Vous aimez ce que vous faites?

Telle fut la première question de l'âne à la psychothérapeute familiale accomplissant son voyage autour du monde, tandis qu'il tirait du puits une eau rafraîchissante pour en remplir sa gourde.

- Voilà bien une question que je ne me pose plus depuis longtemps, grommela la psychothérapeute en appliquant son foulard sur son visage dégoulinant de sueur. Voyez-vous, moi, j'en suis déjà arrivée au stade où on est ce qu'on fait. Il suffit de s'y résigner pour qu'ensuite tout marche comme sur des roulettes.

Il régnait une fraîcheur bienfaisante dans l'étable. Le soleil éclatant de plein été culminait au zénith et la brise du désert, elle-même surchauffée, ne charriait pas le moindre souffle d'air frais.

De son impressionnant sac à dos, la psychothérapeute sortit un livre intitulé *Voyages sans départ*. Ensuite, elle s'étira et alla s'étendre, les mains sous la nuque, sur le lit de camp de l'âne, dont les tuyaux en aluminium protestèrent en émettant quelques grincements inquiétants.

- Seulement, dit-elle en hésitant, il y a de ces moments où, comment dirais-je... Ben, voyez-vous, le paysan se nourrit de la moisson des semences qu'il a semées, n'est-ce pas?

- Je suppose qu'il en va ainsi, en effet, répondit l'âne.

- Et le boulanger mange la production de son propre four, non?

- Cela me paraît tout à fait logique, oui.

- Et le boucher mange la viande du porc qu'il abat.

- Là encore, il n'y a rien à redire, me semble-t-il, approuva l'âne.

- Mais la psychothérapeute, s'interrogea la thérapeute, qui libère tous ces gens de leurs maux psychiques, que fabrique-t-elle finalement de toutes ces souffrances?

- Les confier à une autre thérapeute, suggéra l'âne.

- Et cette dernière alors? À encore une autre thérapeute? Et ainsi de suite?...

- Je comprends, dit l'âne. La question n'est pas aussi simple qu'elle en a l'air.

- Exactement.

La psychothérapeute s'appuya sur ses coudes et attendit que cessent les grincements du lit de camp.

- Voyez-vous, en jouant tous ensemble à la chandelle avec une grenade, il y en a toujours un qui saute tôt ou tard, n'est-ce pas? Ce que je veux dire, c'est que nous autres, psychothérapeutes, nous avons nos limites, nous aussi, et que notre nombre n'est pas infini. Les rapports entre hommes sont vraiment difficiles, il faut pouvoir de temps en temps s'évader.

L'âne approuva d'un hochement de tête et lui tendit la gourde qui s'était couverte de myriades de petites perles luisantes.

- Vous ne seriez pas en train de me dire, avança-t-il prudemment, que votre mari est lui aussi psychothérapeute?

- Comment le savez-vous? s'exclama la psychothérapeute en feignant l'étonnement.

- Et que votre mariage n'a pas été des plus heureux?

- Comment?

- Et qu'il vous a plaquée?

- Hein?

- Pour une autre?

Piquée au vif, la psychothérapeute se releva si brusquement que le lit de camp s'effondra dans un tintamarre de tuyaux.

- Bon, si vous voulez vraiment remuer cette fange jusqu'au fond, cet espèce d'enfoiré est parti avec notre femme de ménage, après l'avoir baisée pendant des années dans son cabinet. Sous mon propre toit! Pendant que de mon côté, j'écoutais avec toute la compréhension du monde des types qui avaient fait subir les mêmes atrocités à leur légitime! Et encore, s'il lui avait suffi de la baiser, ç'aurait pu en rester là. Mais se séparer de moi pour l'épouser, elle! Cette chine-toque maigrichonne qui n'a même pas été fichue d'apprendre le mot «baiser» dans notre langue!

- Vous voulez dire au fond qu'il file maintenant le parfait amour avec votre femme de ménage, qu'il est heureux avec elle?

La psychothérapeute attrapa son sac à dos pour y jeter hargneusement son livre.

- Je me console à l'idée qu'un mariage heureux, ça signifie en général qu'il n'y en a qu'un des deux qui puisse être heureux. Et l'expérience m'apprend que cette fois-ci, ce ne sera pas lui.

- C'est dans votre livre?

- C'est dans tous les livres.

Un silence embarrassé s'installa, comme si la conversation avait atteint le point où tout avait été dit.

- En fait, je n'ai pas la moindre idée, reprit la psychothérapeute, sur un ton soudain beaucoup plus calme, de la façon dont ça se passe pour vous, je veux dire, vous êtes marié... ou quelque chose dans ce genre?

- Non.

- Pas même une petite aventure d'une seule nuit?

- Même pas.

- Et vous ne présentez aucun défaut... technique?

L'âne rougit.

- Je n'ai qu'une seule oreille.

- Oh!



- C'est une histoire bien compliquée, commença l'âne comme s'il réfléchissait à haute voix. Et tout en restaurant sans le moindre empressement la position originale des pieds de son lit de camp, il poursuivit:

- Voyez-vous, ma mère, je ne l'ai jamais vraiment...

- Oh! Pitié! dit la psychothérapeute, dans un soupir qui exprimait toute sa lassitude. Je suis en vacances. D'ailleurs, il est grand temps que je fiche le camp.

Après lui avoir fait pendant plus d'un quart d'heure des signes d'adieu dont elle ne se rendait même pas compte parce qu'elle gardait le dos tourné et qu'elle ne se retourna pas une seule fois sur la longue route du village, l'âne fut absolument convaincu qu'il n'aurait plus jamais de ses nouvelles. Elle ne l'avait pas même remercié pour l'eau fraîche.

Mais six mois plus tard, il reçut une carte d'Australie. En fait, ce n'était qu'une photo d'elle, dans le plus simple appareil, en haut de Ayers Rock. Elle semblait poser pleine d'assurance, les mains sur les hanches et toute sa peau, jadis si grenue et mortellement pâle, fermement tendue sur ses chairs et merveilleusement bronzée jusque dans ses moindres plis et recoins. Lorsque l'âne avait finalement réussi à déchiffrer les gribouillis au verso de la carte, il se demanda si les vêtements étaient la seule chose que cette curieuse femme avait égarée au cours de son périple autour du monde.

Salut mon gros bœuf,

Tu me reconnais? On a eu jadis une merveilleuse conversation là, chez toi, dans ta grotte sur le mont Sacré! Grâce à toi et à ton appui, je suis finalement parvenue ici, en Australie, et j'y suis restée.

Quel pays fantastique, merveilleux! Ici, les aborigènes se font systématiquement discriminer, ils sont tous alcooliques, ils battent drôlement leurs femmes et fréquentent les putes. Je possède un cabinet florissant, en haut de Ayers Rock, où je peux me débarrasser de la plupart des souffrances des autres sur les esprits du lieu. Toi, tu n'as jamais songé à ouvrir un cabinet là, dans ta grotte? Si tu hésites, passe me voir un de ces quatre.

L'âne glissa négligemment la photo de la psychothérapeute sous le matelas de son lit de camp et ne la regarda plus jamais.

Mais dans ses rêves, dont il ne se rappelait presque jamais rien, d'autant plus que le souvenir était invariablement perturbé par un indéfinissable grincement au fond de son cerveau, dans ses rêves hautement énigmatiques et quasi impénétrables, il reçut régulièrement depuis ce temps-là, la visite de jeunes ânesses avec un sac à dos sur la tête.

Extrait de *Confidenties aan een ezelsoor* (Confidences à l'oreille d'un âne), tome premier, Davidsfonds / Littéraire, Louvain, 2005, pp. 13-15.

DIEU, LE DIABLE ET LA BIÈRE

En parfaite contradiction avec ce qu'on aurait pu attendre, il n'arriva rien de surnaturel lorsque Dieu apparut un soir au baudet.

À la fin d'une journée harassante, l'âne s'était installé bien confortablement devant son étable avec une provision de bière - souvenir du passage d'un autocar plein de touristes généreux - lorsqu'il s'aperçut soudain que Dieu se balançait tranquillement sur une chaise à ses côtés.

- Vous savez ce qu'il en est des hommes? demanda Dieu, après avoir ouvert lui aussi une canette et s'être régalé d'une longue gorgée de bière.

- Non, fit l'âne.

Dieu tira ses épaules en arrière, se débarrassa de ses sandales et s'étira sans façon les orteils. La vue du désert était époustouflante.

- Ah! Comment vous expliquer, dit-il dans un soupir. Les hommes sont et resteront toujours des hommes, vous voyez ce que je veux dire?

- Oui, les hommes sont des hommes, dit l'âne. Je vois ce que vous voulez dire.

Il venait de s'apercevoir que le pied gauche de Dieu comptait un sixième orteil, tout tordu.

- Pas plus tard qu'hier, dit Dieu, une femme s'adresse à moi en priant: «Très cher Dieu, montre-moi ta divine clémence en faisant de moi une femme très riche et très belle!» Moi: «D'accord, je ferai de mon mieux, vous voulez être riche et belle comment?» «Eh bien! Je voudrais des seins beaucoup plus gros et beaucoup, vraiment beaucoup d'argent!» «Ça, ça n'ira pas, dis-je, il faut choisir, les seins ou les sous.» «S'il en est ainsi, occupe-toi des sous, me rabroua-t-elle, pour mes seins, j'irai voir le chirurgien esthétique.» Vous comprenez, ils ne sont jamais contents.

Ou encore cet homme qui invoque mon secours en suppliant: «Dieu! Donne-moi une autre femme.» Je lui dis: «Écoutez! Il faudrait peut-être d'abord me dire ce qui ne va pas chez celle que vous avez maintenant?» «J'ai peur de comparer, dit-il, donne-m'en une autre et je pourrai te dire ce qui cloche.» Bon, je lui procure une autre femme, mais elle non plus, ne parvient pas à le satisfaire. Je lui demande «Pourquoi?» «Donne-moi une autre femme que l'autre femme que j'ai maintenant, me dit-il, et j'te dirai ce qui n'allait pas pour les deux autres.» «Vous savez quoi, lui dis-je, je vous donne d'un seul coup toutes les femmes dont je dispose. Débrouillez-vous pour savoir laquelle vous voulez. Tenez-moi au courant.» Mais il n'y avait rien à faire. «Il n'y en a pas une qui m'enchant vraiment», dit-il... après coup. Car monsieur en a d'abord bien profité en se les tapant toutes sous toutes les coutures et dans toutes les positions. Je lui dis: «Mais enfin, dites-moi donc une bonne fois ce qui cloche chez mes femmes! Est-ce qu'elles sont trop grosses, trop grandes, trop bêtes, trop intelligentes, trop soumises, trop dominatrices?» «Non, non, dit-il, elles sont trop... trop femmes. Toutes.» «Je regrette, dis-je, mais une femme qui serait moins femme que les femmes que j'ai créées, ne serait plus une femme mais un homme.» «C'est exactement ça, dit-il, une femme avec un peu plus d'homme en elle. Avec un peu plus de moi. Tu ne pourrais pas m'en fabriquer une comme ça?» Mais moi, je lui dis: «Dites donc, vous seriez pas un peu pédé par hasard? Non, mais!» Voyez-vous, avec les hommes, il y a toujours quelque chose.

Ou encore cet homme de science qui obtient un prix - le prix Nobel, excusez du peu! - et qui malgré cela, a le culot de me dire: «Dieu! Ce n'est pas assez! Le seul prix que j'ambitionne encore, c'est de savoir enfin qui vous êtes réellement! Accordez-moi un petit coup d'œil sur votre ADN divin. Voilà ce que je cherche depuis toujours!» «Vous savez, dis-je, qu'il n'est pas donné à l'homme de regarder droit dans le soleil. De même, son esprit ne supporterait pas de savoir qui est Dieu réellement. Rentrez chez vous, mon ami, rentrez auprès de votre femme,



de vos quatre enfants et de votre chien, coupez le gâteau et savourez votre prix. Il n'y a rien d'autre à faire sur cette terre.» «Non, dit le chercheur, mon prix et ce gâteau, ma maison et ma femme, mes quatre enfants et mon chien, tout ça c'est illusoire!» «Si c'est illusoire, dis-je, pourquoi vous ne flanquez pas le gâteau dans la figure de votre femme, pourquoi vous ne lui tranchez pas la gorge, vous ne fracassez pas le crâne de vos enfants à l'aide d'un gourdin et vous ne pendez pas votre chien à l'escalier?» «Si ce n'est que ça!» s'écrie mon scientifique. Il rentre chez lui, flanque le gâteau dans la figure de sa femme, lui tranche la gorge, fracasse le crâne de ses enfants à l'aide d'un gourdin et pend son chien à l'escalier. Bref, il finit par me faire pitié, vous savez ce que c'est, et je lui montre qui je suis réellement. Dans le style de «Tadaa! Me voici!» Et savez-vous ce qu'on obtient en guise de remerciement pour tant de commisération divine? Pour tant de compassion cosmique? Hein? Avec le couteau destiné au gâteau, monsieur s'est tranché la gorge sous mon nez de sorte que le sang m'a éclaboussé le visage. Alors, je lui ai dit: «Excusez-moi, vieux, mais là, vous exagérez!»

Dieu respira lourdement et demeura longtemps silencieux tout en fixant le vide. L'âne rompit le silence embarrassé en émettant une petite toux et sur le point de dire «Eh! que voulez-vous? Les hommes resteront des hommes et il y aura toujours quelque chose qui les chiffonne», mais Dieu le devança. Il planta son regard dans celui du baudet et dit: «Vous n'aimeriez pas savoir, vous aussi, qui je suis réellement?»

Soudain submergé par un vague pressentiment de peur, l'âne se figea. Et il suffit que Dieu lève sa canette et prenne la pose à côté avec un grand sourire provocateur, pour que l'âne comprît que sa peur était bien fondée. Au-dessus de la marque écrite en lettres de feu sur la canette, se dessinait une image du diable dont la ressemblance avec le visage de Dieu frappait horriblement.

- Eh! bien! insista Dieu, tandis que des lueurs rougeâtres dansaient dans ses yeux, suis-je un dieu nain, une farce, le néant? Non? Alors, devine... Qui suis-je donc?

L'âne examina diverses possibilités de réponse, mais les mots fermentaient dans sa gorge et furent violemment emportés par un flot de bière qu'il vit jaillir de son propre museau.

Il était passé minuit lorsque l'âne fut réveillé par une migraine lancinante. Il était couché par terre, ses pattes bizarrement tordues sous son corps et sa tête presque entièrement renversée sur son poitrail. Tout autour de lui, il crut compter quelque six cent soixante-six canettes éparpillées dans le sable, qui reflétaient des parcelles de clarté lunaire. Il respira deux, trois fois en morse - dans le style poussif de deux souffles saccadés pour une inspiration - tout en reniflant bruyamment à chaque inspiration. Dans la nuit flottait une odeur aigre qui émanait décidément de sa propre personne. Il toucha ses lèvres et sentit sous ses doigts de petits morceaux baveux et des filets d'un liquide indéfinissable. Et bien que la lune ne diffusât pas une clarté suffisante pour y voir davantage et que son mal de crâne n'autorisât pas non plus un examen plus approfondi, il fut absolument certain qu'il avait, en plus, pissé dans son froc.

Il ne parvint pas à se souvenir depuis combien d'années il n'avait plus ressenti ce violent désir de revoir sa mère.

Extrait de *Confidenties aan een ezelsoor* (Confidences à l'oreille d'un âne), tome premier, Davidsfonds / Literair, Louvain, 2005, pp. 65-67.